

# **UN FAN PARMİ TANT D'AUTRES**

Dans les sillons de Johnny

EXTRAIT

**Joël Bounon**

EXTRAIT

# UN FAN PARMIS TANT D'AUTRES

Dans les sillons de Johnny

Préface de Gilles Pellegrini

EXTRAIT



EXTRAIT

Photographie de couverture : A.M

*A mon idole Johnny Hallyday*

EXTRAIT

EXTRAIT

« *On doit bien s'amuser là-haut ...* »  
**Johnny Hallyday**

EXTRAIT

EXTRAIT



# Préface

L'année 1965 a été pour moi le début des « années bonheur ».

Dès l'instant où Eddie Vartan, frère de la chanteuse Sylvie m'a demandé à moi, modeste musicien ayant déjà acquis à l'époque une certaine notoriété de trompettiste confirmé d'intégrer le prestigieux orchestre qui accompagnait le célèbre Johnny Hall\*ï\*day dont le nom a été emprunté à son oncle le danseur américain Lee Halliday mais après consultation de l'entourage de la star, la nouvelle orthographe devient Hallyday.

Après plusieurs concerts, je m'étais rendu compte que musicalement, la section cuivres ne sonnait pas. En effet, les arrangements qui étaient sur les partitions avaient été écrits pour le studio. J'ai donc proposé à Eddie de réécrire l'ensemble pour la scène. A partir de là, tout a fonctionné à merveille.

Johnny qui était déjà un grand professionnel avait une oreille musicale très affûtée et bien que ne connaissant pas le solfège s'est aperçu très vite de l'importance des arrangements musicaux adaptés à son spectacle, ce dernier comportant des pas de danse greffés dans son jeu de scène. De ce fait « Jojo » m'a confié une grande partie de la mise en scène.

L'entente entre le « taulier » et moi-même était parfaite, nous étions devenus indissociables. De

plus, ayant pratiqué la boxe, je me chargeais aussi de protéger l'artiste. Toutes ces étapes m'ont permis de me retrouver réellement dans l'intimité de Johnny.

Le 14 août 1966, nous étions en tournée à Milan (Italie) quand Johnny m'a demandé d'aller avec lui pour téléphoner à Sylvie afin de savoir si elle avait accouché. Nous étions tous les deux dans une cabine téléphonique et je vois encore Johnny sautant de joie et poussant des cris en m'embrassant lorsqu'il a appris qu'il venait d'être père d'un petit garçon nommé David.

Aujourd'hui, on peut livrer une petite anecdote qui revenait souvent dans la bouche de Johnny. Il voulait mourir comme James Dean au volant de son bolide Lamborghini, chose que je ne prenais pas au sérieux. Lors d'un gala dans le Bordelais, nous devions nous rendre à Sète et nous roulions à plus de 200 kms/h, sur les routes de France. Nous avons fait une halte pour nous restaurer et au moment de repartir j'ai refusé de monter dans la voiture. C'est Jean Marie Perier le photographe qui a pris ma place... et l'accident est survenu. Le compteur était bloqué à 230 kms/h. Heureusement il n'y a pas eu de gravité extrême, Johnny ne se plaignant que d'un mal à la jambe. Le soir même, il se produisait sur scène dans les arènes de Nîmes devant un public peu nombreux, chose que Johnny acceptait mal. D'ailleurs nous ne comprenions pas nous même le pourquoi de ce manque de succès.

Selon moi, Johnny a tenté de se suicider car il se sentait délaissé par son public. Je me rappellerai

toujours de cette fête de l'humanité où le producteur Georges Olivier m'a demandé devant 500 000 personnes après 4 morceaux de trompette sur scène pour faire patienter le public, d'annoncer le suicide de Johnny (heureusement manqué...) les services de secours étaient intervenus pour le médicaliser car il s'était ouvert les veines.

De toutes les tournées que nous avons pu faire, celle qui m'a le plus impressionné c'est l'invitation que Johnny a fait à Jimmy Hendrix pour une vingtaine de galas dans lesquels il se produisait en première partie de spectacle.

Grâce à Johnny, j'ai pu enregistrer Psychédélic à la trompette Piccolo, la musique du film les « poneyttes » avec le grand guitariste Jimmy Page, fondateur du groupe rock Led Zeppelin.

C'est avec toute ma sympathie que j'ai écrit la préface du livre de mon ami Joël Bounon qui m'a sollicité.

Je l'ai fait avec un réel plaisir en dévoilant quelques anecdotes pas forcément connues du public.

Gilles Pellegrini



Photo Franck Ralliard

EXTRAIT

# Avant-propos

Au moment où je commence l'écriture de ce livre, le corps de Jean-Philippe Smet alias Johnny Hallyday est transporté par avion vers l'île de Saint Barthélemy aux Antilles pour y être inhumé.

J'emploie le mot corps car je n'aime pas ce terme de dépouille usité en permanence ; je trouve personnellement qu'il n'est pas très approprié à la mort de l'être humain.

Il y a quelques jours, le 6 décembre 2017 à 7h30 en démarrant ma voiture, la première phrase que j'ai entendu à la radio m'a donné des frissons. L'animateur annonçait le décès de Johnny survenu dans la nuit.

Cette triste nouvelle, je l'appréhendais depuis le jour même où j'ai appris qu'il avait un cancer des poumons et encore bien plus depuis qu'il était rentré de la clinique où il avait séjourné pour insuffisance respiratoire.

Quand il a commencé ses soins à Los Angelès, j'avais espoir qu'il guérisse car je pensais que la médecine américaine était plus avancée qu'en France. Finalement c'est peut-être vrai dans certains domaines mais pas pour ce satané crabe.

De temps en temps, Laetitia donnait des nouvelles brèves de son homme, Johnny lui aussi

tentait de nous rassurer en disant qu'il se battait et qu'il préparait un nouvel album pour 2018, le 51ème et envisageait même un concert qui malheureusement n'aura pas lieu.

Par contre, malgré la fatigue due à son état qui se dégradait, il avait enregistré une dizaine de nouvelles chansons qui sortiront probablement courant 2018.

Je sentais bien que quelque chose se tramait, il semblait tellement affaibli que son regard livide ne trompait pas malgré qu'il essayait de ne rien laisser paraître.

Et voilà, le moment tant redouté est arrivé. Johnny était un grand fumeur et je suis persuadé que ce fichu tabac a largement contribué à sa maladie réduisant considérablement son potentiel de vie. Ce constat n'engage que moi qui était aussi fumeur mais heureusement j'ai eu le déclic de m'arrêter à 30 ans. J'ai pris cette décision du jour au lendemain car je savais que si je continuais ainsi je ne ferais pas de vieux os.

Johnny n'est pas parti seul, il a eu l'hommage populaire qu'il méritait amplement et il restera éternellement notre Johnny national. Il avait tellement d'Amour pour nous son public qu'il affectionnait, d'ailleurs il nous le disait avec une telle sincérité.

En ce qui me concerne, je l'adulais à tel point que j'ai toujours eu la crainte qu'il nous soit arraché

brusquement. Bien sûr personne n'est immortel mais j'espérais que cela arrive le plus tard possible.

J'ai souvent dit que s'il venait à disparaître j'irais à ses obsèques et devant le fait accompli j'ai pesé le pour et le contre. Ce n'est pas l'envie qui me manquait de me rendre à Paris pour cet adieu ultime mais finalement j'ai préféré suivre la cérémonie devant mon téléviseur. J'avais peur d'être confiné derrière des barrières au milieu d'une foule dense. Je me doutais que l'Amour du peuple à son égard allait déchaîner une houle importante.

C'est l'âme en peine que je suis resté face à l'écran, assis dans mon canapé avec une infinie tristesse à suivre le déroulement de ce bel hommage qui lui a été rendu. C'était tellement émouvant que par moment je ne pouvais empêcher les larmes de couler sur mon visage et de sangloter, ma femme et ma fille à côté de moi me prenant la main pour me consoler.

Malgré cette peine immense que je ressentais, je me réjouissais de voir à quel point il était aimé par des gens de tout bord et de tout âge venus souvent de loin avec des témoignages plus poignants les uns que les autres.

Force est de constater ce pouvoir qu'il avait de rassembler tant de monde avant et après sa disparition. Même ceux qui n'étaient pas fans ont eu un pincement au cœur et certains n'ont pu s'empêcher de couler une larme. Forcément une telle carrière n'est pas sans laisser de traces.

J'ai aussi un profond respect pour son épouse Laetitia qui l'a épaulé avec rigueur et Amour jusqu'à son dernier soupir, ses enfants David et Laura, leurs deux filles adoptives Jade et Joy, tous si dignes, si humbles devant ce cercueil blanc. Quand je pense à toute cette organisation qu'il a fallu penser et mettre en place à la fois pour Johnny et pour ses fans. Quel courage !

Et maintenant, il va y avoir l'après et là encore, il y a beaucoup à faire pour gérer ce qui va venir car je n'ai aucun doute sur le fait que Laetitia va tout mettre en œuvre pour honorer la mémoire de son homme et faire en sorte que la légende ne meurt pas.

Johnny Hallyday n'est pas près d'être oublié, il a drainé quatre générations et probablement bien d'autres dans les prochaines décennies. Il avait raison « ça ne finira jamais ». il a souhaité reposer à Saint Barth au grand étonnement de bon nombre de ses fans mais c'était sa volonté et on ne peut que la respecter. J'espère un jour aller me recueillir sur sa sépulture. Il est dans mon cœur à tout jamais et je continuerai à suivre tout ce qui sera en rapport avec lui.

En attendant, je me livre corps et âme à la réalisation de cet ouvrage avec mes mots simples et à la portée de tout le monde en gardant quand même pour moi une partie de mon jardin secret. C'est ma manière de faire mon deuil et de rendre hommage à Monsieur JOHNNY HALLYDAY.



Je raconte ma vie en parallèle à celle de mon idole bien que de nombreux livres aient été édités de son vivant, relatant des faits réels ou parfois sortis de l'imagination de leur auteur à tel point que Johnny s'abstenait de les lire.

En écrivant mes mémoires, je me rends compte que toutes ces années sont passées trop vite et je me dis comme tant d'autres fans que Jean Philippe Smet n'est plus mais que Johnny Hallyday est toujours présent.

Adieu Jean Philippe, repose en paix !

EXTRAIT

EXTRAIT

# **Première partie**

**Souvenirs, souvenirs...**

**Johnny Hallyday**

EXTRAIT

EXTRAIT

# Chapitre I

« Pour moi la vie va commencer... »

J'ai vu le jour le dimanche 1er mars 1959 à 14h10 à Auxerre dans l'Yonne. Je suis donc bourguignon et fier de l'être. Je suis entré dans la vie sous le signe du poisson mais le comble est que je n'ai jamais appris à nager.

Né de parents respectables qui m'ont inculqué les bases fondamentales et les valeurs de la vie, j'ai fait mes premiers pas à l'âge d'un an ce qui m'a valu quelques entorses car j'avais les chevilles trop fragiles.

Ainé de cinq enfants dont trois garçons et deux filles, j'ai débuté mon parcours dans un lieu-dit appelé Saint Michel à la croisée d'une petite route communale et de deux chemins caillouteux dans la campagne icaunaise. Notre maison en pierres de la région était entourée d'une forêt où coulait une petite rivière (le Tholon). Quelques truites sauvages évoluaient entre deux eaux et se cachaient sous une racine à mon approche. Le lit de ce petit cours d'eau clair et frais n'était large que de quelques mètres et recouvert d'un sable fin, j'adorais y tremper mes pieds lorsqu'il faisait chaud en été.

De temps en temps, on voyait un pêcheur suivre les berges sur lesquelles fleurissaient des Perce-neige en janvier ou février. Ce cadre situé en

pleine nature était pour moi un havre de bonheur dans lequel je m'épanouissais pleinement.

J'ai été élevé à la dure comme on dit dans des conditions précaires comme c'était souvent le cas dans de nombreuses familles à cette époque-là. On n'avait pas de salle de bain et on se lavait à tour de rôle dans une bassine avec de l'eau chaude qu'on faisait chauffer sur une cuisinière à bois.

Les w-c qu'on appelait cabinets étaient situés au fond du jardin dans un petit cabanon chancelant en bois avec les odeurs et les mouches qui de nos jours couperaient l'envie la plus pressante soit-elle à tout être habitué à son petit confort.

Ma mère emmenait le linge dans une brouette à quelques centaines de mètres de notre habitation pour le laver dans une sorte de puits où jaillissait une source. Elle n'a connu le bonheur et le soulagement d'avoir une machine à laver qu'en 1965 à la naissance de ma sœur Françoise, quatrième enfant.

Je me souviens de la rudesse des hivers avec des températures qui atteignaient fréquemment  $-20^{\circ}$  et plus encore à tel point qu'il n'était pas rare de voir des stalactites pendre en bordure de toit. La neige était abondante et bien couverts on ne témoignait aucune répugnance à jouer dehors, au contraire c'était avec une joie immense qu'on s'adonnait aux plaisirs que cela pouvait nous procurer.

Nous dormions tous ensemble dans la même chambre que nos parents. Le soir maman mettait des briques dans le four de la cuisinière, elle les enroulait

ensuite dans des chiffons et les plaçait dans les lits quelques instants avant qu'on ne se couche. C'était rudimentaire mais on posait nos pieds sur cette source de chaleur et ça nous donnait une agréable sensation qui nous permettait de nous endormir sous d'épais édredons en plumes.

Pour la nuit, on avait un seau hygiénique afin de ne pas sortir pour faire nos besoins à l'extérieur et braver le froid. Il arrivait parfois quand il gelait très fort de trouver de la glace dedans le lendemain matin. Lorsque l'on a vécu cela on ne peut que se rappeler d'où on vient et apprécier doublement le confort d'aujourd'hui.

Chez nous, on ne fêtait pas les anniversaires, on ne recevait pas grand monde car les moyens manquaient alors Noël était attendu avec une grande impatience. Maman se débrouillait toujours pour qu'on ait un petit présent sous le sapin, ce n'était pas grand-chose mais beaucoup pour nous. On était heureux comme ça et je n'ai pas personnellement le souvenir d'un manque de quoi que ce soit, rien que le fait d'avoir un arbre de Noël était déjà féérique. J'avais hâte d'aider maman à le décorer et je découpais des petites étoiles en carton puis je les enveloppais dans des emballages de chocolat en feuille d'aluminium pour les suspendre au bout des branches.

Dès l'âge de six ans, aussitôt qu'il pleuvait, je m'empressais d'enfiler une tenue de pluie et des bottes pour aller ramasser des escargots que ma mère préparait et qui faisaient le délice de la famille. J'en

trouvais des quantités importantes à tel point qu'une connaissance de mon père m'en achetait dix francs anciens la centaine.

J'allais aussi dans les champs chercher des pissenlits et de la mâche que je revendais à la petite épicerie du village d'Egleny à deux kilomètres de chez nous où était notre école. J'avais déjà un sens inné pour le commerce et j'étais plutôt débrouillard. Je passais aussi souvent mon temps dans les bois où je collectais des mûres et des noisettes mais sans jamais trop m'éloigner de la maison.

Avec maman, on grattait dans la terre de bruyère pour trouver des racines de plantes dont je ne me rappelle plus le nom. Elles étaient destinées en pharmacie et c'était assez fastidieux car il en fallait une bonne quantité pour remplir un sac.

Mon père n'était pas souvent là car il travaillait dans une entreprise vétérinaire. Il projetait une sorte de chaux blanche sur les murs des étables à l'aide d'une lance pour protéger le bétail de certaines maladies, en particulier les vaches. Il allait dans les fermes parfois reculées dans les campagnes profondes et il lui arrivait de dormir chez l'habitant.

Quand il était là, il jardinait et cela nous permettait de manger des légumes frais et non traités. Il m'avait laissé un petit carré de terre dans lequel je reproduisais à force de l'observer les mêmes gestes que lui et je récoltais ma petite production avec succès et fierté.



Pour notre consommation personnelle, il élevait aussi des lapins et j'étais triste de le voir les dépouiller attachés par les pattes arrière aux barreaux d'une échelle après leur avoir asséné un coup de manchette derrière la tête pour les assommer.

Déjà tout gamin, je ne rechignais pas à la besogne et quand le camion de la scierie venait livrer le bois de chauffage, je m'empressais de l'empiler sous le hangar pour que papa ait la surprise en rentrant le soir et dans l'espoir que ça lui fasse plaisir sans espérer quelque récompense en contrepartie.

Comme je l'ai dit précédemment, on avait très peu de jouets et avec ma sœur Annick qui a deux ans et demi de moins que moi, on s'amusait comme on pouvait avec des objets de bric et de broc en trouvant toujours de bonnes idées.

On avait un vieux landau dans lequel elle montait et je la poussais parfois. A sept ans, j'ai eu une bicyclette, elle s'asseyait sur le porte-bagages et je pédalais le plus vite possible en lui faisant quelques frayeurs. De temps à autres, notre course finissait dans un fossé mais sans conséquences.

Les jeudis et samedis après-midi, il n'y avait pas d'école alors, j'allais chez mes grands-parents maternels qui avaient une ferme à deux kilomètres de notre domicile. Pour raccourcir mon trajet, j'empruntais un chemin de traverse en terre. J'allais retrouver un oncle et une tante un peu plus âgés que moi et ensemble on passait de bons moments. J'adorais y aller pour regarder la télé, chose qu'on n'avait pas à la maison.

Mon grand-père qui était cultivateur n'avait pas encore de tracteur et j'aimais l'accompagner avec son cheval dans les champs avoisinants. Ma grand-mère procédait à la traite des vaches et me faisait boire du lait encore chaud avec une petite louche. Le soir, je repartais avec une laitière remplie et une douzaine d'œufs.

Le dimanche après-midi, on se retrouvait souvent en famille chez mes grands-parents paternels qui avaient eux aussi une ferme dans un petit hameau pas très éloigné de chez nous. C'était l'occasion de retrouver mes cousins et cousines avec lesquels je me marrais bien mais lorsque c'était un peu trop bruyant, mon grand-père nous rappelait à l'ordre en prenant le fouet dont il se servait pour dresser les chevaux de trait et en le faisant claquer sèchement dans la cour. Instantanément le calme revenait comme par magie et personne ne bronchait de peur de s'en prendre un coup. C'était à la fois redoutable et efficace.

J'ai souvent l'image de ma grand-mère en train de repriser au bord de la fenêtre jusqu'à la nuit tombée et de mon aïeul lisant son journal près de la cheminée où le feu crépitait. Ils restaient tous les deux dans l'obscurité n'allumant la lumière que lorsqu'il faisait trop noir.

Mon grand-père avait une petite vigne qu'on vendangeait en une journée. Il faisait lui-même le vin qui en terme vigneron culottait les verres d'un tanin rouge pourpre et qui était comme le chante si bien Jean Ferrat « une horrible piquette ».

De temps en temps, un camarade d'école venait d'un village voisin pour me rendre visite et jouer avec moi. Un jour pas comme un autre, on a décidé d'échanger nos vélos et de faire la course. On avait déterminé comme point d'arrivée un poteau électrique en béton situé à quelques centaines de mètres de la maison. Nous nous sommes élancés pédalant de toutes nos forces et arrivés au but nous nous sommes arrêtés brusquement. Ironie du sort nos freins étaient inversés ce qui fait que j'ai freiné de l'avant, avec la vitesse l'arrière s'est soulevé et j'ai été projeté violemment tête la première dans le poteau en question.

J'ai réussi à me relever et titubant je suis reparti à la maison. Mon compagnon de jeux ayant expliqué à ma mère ce qui s'était passé, dans un réflexe qui aurait pu m'être fatal, elle m'a donné une gifle magistrale. Je suis tombé au sol sans réaction plongeant dans le coma. Cette mésaventure m'a conduit à rester dans une chambre obscure, allongé sur un lit pendant environ un mois sans rien faire car j'avais une double fracture du crâne. En fait, j'ai eu de la chance dans mon malheur car j'aurais pu y rester.

Fort heureusement le cerveau n'a pas été touché et j'ai pu regagner l'école où j'ai retrouvé ma place de premier de la classe. La seule conséquence de cet accident est que pendant des années j'ai eu des maux de tête terribles qui se sont espacés peu à peu pour finalement disparaître.

Quelques mois plus tard, le comité des fêtes d'Egleny avait organisé un concours de déguisement qu'il fallait faire soit même avec du papier crépon. Mes parents avaient demandé à une dame si elle pouvait m'en fabriquer un. Ayant accepté, elle s'est aussitôt mise à la confection d'une tenue de zouave qui m'a valu le premier prix. Un zouave est le soldat d'un corps d'infanterie française créé en Algérie en 1831.

Les principaux souvenirs d'enfance qui me reviennent le plus souvent remontent avant l'âge de dix ans. J'étais un gamin obéissant sans soucis particuliers et j'ai rarement fait des bêtises notables. Malgré cela, je craignais mon père car j'ai pris quelques fessées qui m'ont marqué l'esprit et pas seulement. Je ne sais pas vraiment pourquoi il m'administrait ces corrections mais quand il m'attrapait, il ne me lâchait plus et les coups fusaient. Une fois, je suis allé à l'école en short avec des marques sur les cuisses causées par les lanières du martinet avec lequel il me frappait.

Un matin, alors que j'étais monté dans le grenier pour satisfaire ma curiosité, ma mère a enlevé l'échelle en me disant que j'allais rester là jusqu'à ce que mon père rentre du travail. Affolé, je la suppliais de me laisser descendre mais elle ne voulait rien savoir. Je ne me voyais pas rester comme ça toute la journée avec la crainte de ce qui allait se passer le soir. Alors je me suis approché au bord de l'ouverture située à peu près à trois mètres de hauteur et tremblant j'ai sauté après un long moment d'hésitation.